

Toronto

Maryel Archambault

Numéro 46, automne 1990

La ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, M. (1990). Toronto. *Moebius*, (46), 31–44.

TORONTO

Maryel Archambault

*Like a good leather suitcase in an
airport lounge, neatly locked.**

oui. la ville était étrange. elle avait presque trop de vert. m marchait lentement. qu'y avait-il dans l'humidité de l'air, qu'y avait-il d'autre qu'une moiteur, une absence de sécheresse qui n'émouvait même pas. mais comment songer quand tout semble retiré, quand la vie qui existe, qui devrait exister, est si ténue qu'il semble déplacé de l'évoquer. un parc avec des chiens. des bancs verts fraîchement peints. les vieilles dames n'interrompraient pas leur promenade. un homme parlait seul. *ville étrange* se répétait m : impossible d'accélérer le pas. on était enveloppé dans un rythme, un rythme différent, un rythme qui ne précipitait rien — et ne retenait rien. un homme passait en mangeant une pomme. il disparaissait dans l'humidité, dans la campagne presque en désordre dedans la ville. *c'est vrai que tout est vert.* m respira profondément et l'air resta en suspens. tout cela qu'on ne voyait pas, et qui peut-être n'existait pas. il vit l'affiche à l'entrée du parc, devant les deux grilles qui glissaient dans leur cadre blanc. et il lut. TORONTO. c'était ici. ici qu'il avait choisi d'être — choisi vraiment? qu'au-

* John Fowles, *Daniel Martin*, Collins Publishers, Toronto, 1977, p. 33.

rait-il pu trouver d'autre que cette ville vers laquelle il venait de parcourir des centaines de kilomètres.

l'homme avait fini de manger sa pomme et il repassa devant m, bleu foncé, élégant.

j'aimerais connaître ce qui m'attend ici, songea m. les maisons ouvertes sont silencieuses, et il me semble être seul. les arbres sont ouverts aussi. il y a en eux de la langueur. j'aime les saules, les fleurs vertes, le jardin plein de légumes. l'homme au costume bleu disparut. *toronto*. m se répéta les syllabes un peu fort, à l'intérieur, comme s'il avait eu peur de faire une erreur, encore, et quelle sorte d'erreur. son allure était indolente, déjà. il respirait à la façon de quelqu'un que trop d'oxygène aurait étouffé, trop de moiteur transparente. des enfants roux jouaient à se lancer la balle en s'excusant d'être trop vifs. et les vieillards près d'eux ne craignaient rien. il n'y aurait pas de mouvements brusques, aucun ballon ne franchirait la haie — et les fleurs pourraient continuer de pousser en silence dans les jardins de *toronto*. cela devenait presque une douleur, cette façon de prononcer durement les syllabes en les mouillant pour les endormir un peu plus. l'air plein de mouvement parfois se rendait jusqu'à lui sans le toucher, sans un bruit, — le bras d'un mort qui se redresse avec langueur, la terre humide qui tombe, brune, molle et tiède.

il détourna la tête. avait-il lui-même créé la ville. essaya d'écouter. il aurait voulu, comme dans les contes, se trouver à la croisée de deux chemins, l'un empoisonné et l'autre merveilleusement magique. pour pouvoir s'interroger quelque temps.

deux femmes causaient. leurs bouches s'ouvraient, se fermaient, leurs yeux regardaient le pavé et le bruit semblait se poser ailleurs. où. elles n'avaient pas ce ventre rond où il soit possible de se blottir. leurs cannes sèches prolongeaient l'air à présent immobile. la chemise de m pourtant battant au vent. son pantalon collait davantage à ses hanches. il se sentait rose et dense, et presque vivant dans ce cimetière frais. des papiers-dollars flottaient. les fenêtres s'ouvraient aussi. m crut même que quelqu'un le touchait. c'est à ce moment d'ailleurs qu'il se rappela mieux.

c'était encore vague. juste un point flou dans la mémoire, mais qui s'élargissait. il savait bien qu'il l'avait cherchée cette ville. *une brisure, des choses vieilles.* c'est bien ainsi que je l'avais pensée. la façon de déambuler restait douce.

avoir parcouru tant de routes pour arriver là, un endroit où nul ne le connaisse, un endroit où rien ne définisse, où son image même puisse être mise en doute. m ressentait une pesanteur aux genoux. et son front restait calme. rien à lui ici. rien ne venait de lui.

cela sentait bon tout de même, le lilas, les autres fleurs dont on ne sait pas les noms ni la couleur, et l'herbe verte. une bicyclette glissa près de lui. aucun klaxon, pas un son, un long glissement gris de poussière. c'était dans l'air, une masse, — décolorée, jaunâtre, qu'il aurait pu saisir.

oui. une expérience étrange. les ravins s'étendaient sous des ponts anciens, des ponts recouverts de choses précipitées, des hommes haletants, des femmes, pantalons rouges, marine, jambes saines ou qui s'efforcent de l'être, volontés tendues. une énergie calme qui mesure les distances, l'étendue des rivières. m croisa plusieurs de ces coureurs. leurs visages se ressemblaient. rythmes prévus. leur respiration aussi était la même.

derrière le pont gris se dessinait vaguement un village calme, en retrait. les promeneurs y revenaient à l'aube. m aurait voulu que le soleil se lève tout à fait. Il se coucha au bas de l'arbre et attendit. il lui fallait se trouver des raisons de se trouver là.

j dont il était amoureux l'avait convoqué. pourquoi lui avoir donné rendez-vous dans cette ville, à quoi ressemblerait ce rendez-vous. en était-ce un. abandon du bruit, des éclats de voix, de la chaleur, il tenta de refaire en lui l'image de j. où logeait-elle, quand pourrait-il la retrouver. qu'aurait-elle à lui dire. il avait cru que tout serait clair immédiatement, que les distances qui l'éloignaient, le vert, le silence, les décors raisonnables s'évanouiraient insidieusement, comme ils étaient apparus. les rues, c'est sûr, allaient devenir troublantes, et d'une autre façon. car ce qui inquiétait m d'heure en heure un peu plus, c'était cet arrêt, l'enchantement étonnant, la fée rapportant son carrosse. il

faudrait que le miroir se brise, qu'aucun visage ne s'y reflète, pas même le sien. m croyait être entré à toronto par hasard.

un tramway parut au coin de l'avenue. il avançait sur ses rails, solitaire, mouvement rigide à l'intérieur de l'espace limité. peut-être en serait-il ainsi de tous les objets, personnages lents de la ville, ils allaient être au détour de leur course, de leur promenade, saisis seuls dans des cadres en acier brillant maintenant avec le soleil qui enfin commençait à se lever pour vrai.

les camions semblaient télécommandés, les chiens guidés par d'autres chiens plus grands, plus énormes, qui connaissaient les voies luisantes. tout paraissait mû de l'extérieur. pourquoi pas, pensa m alors. sans doute cela vaut-il mieux que les angoisses. j'aimerais pouvoir flotter. les rails sont de l'eau. ils vous portent, ils vous délivrent de votre poids, des directions obscures que vous auriez prises. les rails ne parlent pas. comment d'ailleurs se révolter lorsque tout glisse, lorsque les autos même, les piétons, les chats qui errent ne sauront pas vous frôler assez pour qu'il soit nécessaire de s'en défendre. *arrêt quelques secondes au pied de l'arbre.* le temps de regarder les branches. les arbres sont droits et leurs troncs immobiles. n'ont-ils jamais songé à glisser aussi. et le tramway ne dépassera jamais les bornes de la ville.

m se souvint de ce train traversé pesamment entre Amsterdam et Copenhague. des rails sur l'eau. l'idée était insolite. marcher sur l'eau sans flotter. sans rouler. comme sur une terre qu'on aurait décidé d'ignorer.

et toronto se faisait de plus en plus rapide avec le mouvement des kilomètres, plus raide, se découpant par quartiers et blocs dont les couleurs changeaient. on commençait à voir s'affairer des hommes et femmes costumés qui se rendaient à leur travail.

m, lui, avait décidé d'attendre quelques jours avant de chercher un emploi. j avait parlé de la ville, mais trop peu, et avec des images bien différentes de celles qu'il découvrait. toronto était décrite dans les guides toujours de la même façon. ses photos la montraient stoïquement nette et ensoleillée, «toronto the clean», la ville reine, la métropole

commerciale et le reste. cependant, la ville dans laquelle m'avait à présent l'impression de baigner possédait autre chose. de l'indécis, un climat de cratère sophistiqué, de l'attente, le cadre doré d'une science-fiction anachronique. m'avait quitté Buinal quelques heures seulement auparavant et il semblait être arrivé très loin. il se promettait bien des explorations mais n'avait pas prévu leur caractère singulier. qui aurait osé parler d'explorations en plein coeur d'une ville avec toutes les apparences de l'innocence? cette innocence devenait un exotisme. toronto n'avait plus l'air d'une cité. sa brume ou son soleil servaient d'appuis à une énorme maquette. rien n'était abîmé, ni le ciel, ni les herbes, ni les haies chênes cerisiers rosis, ni l'eau. pour la première fois depuis qu'il avait quitté Buinal, m'consulta le plan avant d'aspirer, satisfait, une grande bouffée d'air. ses journées lui appartenaient enfin. il allait en profiter pour visiter toronto presque à la façon des touristes, se promener seul dans les images voyantes des dépliants : plages, tour du CN, Université rose, Banques-miroir.

et ce fut d'abord le quartier de Dundas avec son fouillis de paroles autant sonores qu'énigmatiques. des histoires chantées dur dans une grammaire ornementée. une langue intense et saccadée; elle entourait les maisons rouges, le dragon du défilé, les poupées orientales et les volailles glacées. m'avait l'impression d'être en Chine, mais une Chine trop chinoise ou trop ancienne, repue de milliers de bibelots grotesques, d'une nourriture qui enveloppait tout d'un arôme sucré. une cohésion épaisse qu'on voyait passer. catalogue jaune et doré pour un Noël inédit : boules de verres emplies d'eau, statuettes révérencieuses n'osant sourire, empesées dans leurs habits satinés, canards brillants de miel, abaque vernis et graves. un monde laqué. à une porte, l'affiche «palmist who will read your future» montrait la photographie d'un devin discret, aux vêtements élimés, qui semblait triste d'être encadré là entre deux bouddhas de famille. on voyait d'ailleurs des dizaines de bouddhas de porcelaine, gras, envahis par d'étranges enfants semblables à eux, leurs vêtements amples engraisés par les couleurs bavardes, le contraire du nirvana, les paradis renversés en méditations jacassantes. sur les devantures des magasins,

des revues défaites étaient empilées. les bâtonnets fins des caractères s'y agençaient dans toutes sortes de positions imprévues. m feuilleta un roman-photo au hasard en essayant d'imaginer le texte. les visages des personnages se contorsionnaient dans des moues saisissantes et comiques.

il n'osa pas aller se promener le long des rues résidentielles, où les fleurs commençaient à orner les fenêtres, bouquets multicolores et faux probablement. il commençait à se sentir à l'aise dans les boutiques, et, refusant d'y voir autre chose, s'avouait qu'il aimait bien finalement cette vision d'enfance d'une Chine en porcelaine sucrée et grouillante; le reste ne le concernait pas. tout fondait d'ailleurs et il ne s'en voulait pas de tout confondre. c'était peut-être ce qu'il cherchait. il en avait assez d'être fragmenté, comme les bouddhas, les souliers noirs brodés, les soldats orange, la pièce répétée d'une collection burlesque. il en avait assez d'appartenir à un univers nain dans lequel se mouvoir devenait impossible et à quoi bon. les angles étaient toujours les mêmes.

j au moins aurait dû comprendre. pourquoi l'obligeait-elle à se défaire de tant de choses. pour lui révéler quoi.

m n'aimait pas les récits fantastiques. et malgré lui pourtant il avait glissé dans une chronique étrange, qui débutait avec son personnage. toronto était, c'est sûr, un décor particulier. les questions resteraient sans réponse. désert vert sans monstres. un cadre aux mesures exactes *et les paysages sortent de tous côtés.*

toronto se faisait aussi pénétrante avec son arsenal de tours, d'avions jaillissant à la manière de flèches lentes, — voitures carrées élans compacts dans les rues. ces violences ramenaient le souvenir de trajets antérieurs. car c'est à une image connue que m retournait. *être pénétré, envahi par des textures molles et tièdes qui gonfleraient peu à peu sans avoir à se figer d'avance. comme l'atteinte d'un moment dangereux. il ne faut pas bouger. la peur n'est pas une offense, mais une étreinte, une manière à soi d'entrer dans cette forme mouillée défaite et pourtant ferme encore.* c'est cette fermeté dont il ne voulait plus. il l'aurait souhaitée hésitante. j le regardait se durcir — silencieuse.

il arrivait ainsi à m de vouloir être femme, pour se recevoir tout entier lui-même, avec sa confiance humble, dissimulée dans la moiteur; jaloux de leur espace, m aurait aimé sentir sous ses doigts la toison pâle de j, cette ouverture qu'elles font semblant de refermer.

Dundas de plus en plus s'agitait. d'un côté de la rue à l'autre, les commerçants s'interpellaient. la fébrilité gagnait aussi la foule des passants, l'entraînant davantage à l'est, attirée sans doute par le monument de plastique blanc dont le profil se dressait au loin dans une sorte de majesté humoristique. singulier édifice, l'air d'un transatlantique amarré à sec. la masse transparente faisait rêver; ce que suggérait le gigantesque ensemble, c'était encore l'eau, l'eau des rails, des tramways, l'eau qui avait porté m jusque là. lieux immenses, regard caché derrière les hublots. il pouvait s'imaginer à l'ancre, derrière la fenêtre qui protégeait des vagues, des vents, mais pas du rivage. sans doute avait-on abordé sur une île luxueuse, achalandée, couverte de disques en solde, de posters et néons mats.

devant la porte centrale de l'édifice, flottaient des ballons colorés. le couloir de l'entrée roulait vers un lieu sombre et, au-delà, une place plantée d'arbres éclairait tout. les parasols bruns, beiges et bleus dominaient les terrasses.

en levant la tête, m vit remuer des oiseaux sauvages qui plongeaient sur lui doucement. on sentait l'angoisse de l'oiseau prenant son envol, sachant que la corde le retient. il se laisse aller tout de même au balancement. on aurait dit des oiseaux vivants ou plastifiés. en tout cas plus hauts et légers. ils restaient pâles, et leur texture était une volonté de rappel au réel, à la poursuite dans les joncs, au fusil du chasseur, au chien qu'on n'entend pas aboyer, à l'animal blessé qui plane sans un son. c'était une clarté, de la distance entre les ailes — elles n'étaient pas assez ouvertes. aucun ne courait vers quelque chose, aucun ne se sauvait. volaient-ils? ils venaient de très haut vers le bas et on ne pouvait imaginer qu'il se posent. ils demeuraient dans l'air, maintenant entre eux l'éloignement et ne se tournaient pas pour regarder derrière. l'espace n'était qu'un trou horizontal. en droite ligne à la même hauteur remuait l'autre oiseau. qui ne viendrait jamais combler franchement le vide.

m garda longtemps les yeux fixés vers cette immobilité qui changeait graduellement de nuance.

Le pèlerinage

il avait besoin de se recueillir, de réfléchir à des sanctuaires imaginaires dans lesquels il pourrait méditer. *les ballons étaient trop minces un champ tellement plat, soleil blafard des fraises, des formes floues et enfantines se penchaient.* au bout du champ, se disait m, il y a — c'est sûr — le refuge secret.

le premier temple fut la cathédrale fantasque de Barcelone; une symphonie folle lancée dans le ciel et poursuivie ailleurs. des tours, des statues tournées de tous côtés. du roc torsadé et coloré. sans doute le lieu de pèlerinage le plus accessible au départ. plein des bruits, des énergies de la ville. mais son dynamisme était insolite. des scènes démentes. impossible au fond de prier. dieu aurait été un clown géant. la cathédrale reniait, pour ainsi dire, l'esprit religieux; elle affirmait la tension, le délire.

il pleuvait à Barcelone. l'église semblait sur le point de fondre, de s'écrouler lentement au milieu de ses échafaudages, — comme dans un film au ralenti. surplus d'énergie, trop-plein de foi nerveuse avec ses saints contorsionnés juchés à la pointe des cylindres. c'était aussi, à la voir inachevée, l'illustration d'un jeu exagéré dont on aurait perdu les règles. quelqu'un qui aurait essayé de jouer aux cathédrales et inventé un sens nouveau. les gargouilles s'étaient rassemblées avec bonne humeur. des rubans d'or souple pendaient les jours de fête.

l'air semblait plus léger. elle ne permettait pas, comme les autres basiliques, d'entrer gravement dans un univers auquel il serait possible de s'habituer : le monde des lectures pieuses, de ces états un peu béats dans lesquels on recommence à croire à la grâce; Barcelone était un langage qui parlait pour lui seul; et ce langage faisait peur, comme les bouffons avaient toujours effrayé m, qui racontent des choses trop manifestement comiques. il n'y avait pas là la sérénité des autres oratoires.

au lieu de trouver le repos, m trouvait un inconfort supplémentaire. Barcelone entraînait dans un mouvement nerveux; on redoutait d'entendre sonner les cloches de l'édifice invraisemblable, d'y découvrir des animaux fantastiques avec leurs auréoles, d'avoir à entonner des litanies moqueuses ou boire un vin de couleur verte, le sang d'un Christ étrange. comment seraient les prêtres. foire hystérique avec décorum. peur à nouveau que les tours fondent, et leur chocolat pâle. cathédrale à manger, à lécher — la prière — friandise.

le seuil de la Sagrada Familia ouvrait sur un voyage plus profond, plus solitaire même que la vie de toronto, séparé de tout. l'anxiété se transformait en angoisses d'une autre sorte. m s'en voulait d'être si désaccordé d'avec les décors, où qu'il aille. c'est pourquoi l'église de Barcelone l'intimidait, parce qu'elle disait les choses à sa manière, et on était surpris de tant d'autonomie.

qui d'autre aurait osé imaginer un dieu colérique, des anges criards, des vierges impudiques, torturées, étreignantes.

le voyage aux cathédrales était aussi un voyage dans le temps. m, courbé, attentif, croyait enfin aux miracles. c'étaient des formes triangulaires, avec des cercles invisibles qui leur faisaient des halos de sainteté baroque. le soleil allumait les vitraux aux bleus sombres. retour au moyen âge sans les serfs opprimés. épaisse hallucination. m se retrouvait plus semblable à ce qu'il voulait être. les statues étendues avaient le regard blanc; crucifix ensanglantés éternellement avec leur bois de plâtre; les pleureuses tendaient des mouchoirs aux plis fixes : l'image de Jésus dans le voile de Véronique, symbole de plus d'un univers glacé, comprimé. au pied de la croix cependant des femmes se rassemblaient. la mère se tenait à distance du fils, ne l'aurait pas étreint.

l'église était un monde de contes. comment les interpréter. il y avait aussi des affirmations trop fortes, des odeurs d'encens mondain, les costumes des évêques. l'or brillait sur les pierres grises. m s'approcha d'une statue de saint Joseph très vieux aux pieds arrachés, à la main maigre refermée. les personnages demeuraient étranges; dans la nef, des tombeaux recouvraient les cadavres des cardinaux. vies d'austérités trompeuses et leurs discours autoritaires.

souillure ternissant l'élan grave. le soleil ne pénétrait pas. des cierges vacillaient. l'attrail du petit commerce, de l'organisation médiocre surprenait à l'intérieur des constructions grandioses.

plafonds hauts, sol profond, murs palissades. contre ce que le dehors avait d'étourdissant. le pèlerinage aussi était un refuge. l'air entre à peine. les paysages sont des plages normandes emportées par la tempête, les dalles des fonds d'océan. eau d'une autre espèce. les tourments de l'isolement finalement oubliés. destruction lisse d'intérieurs verts. sous les cloîtres les chairs ont fondu.

il pleut dans les cathédrales. de la pluie séchée sur les voûtes. la couleur touche le transept puis s'éteint. concentrations incolores. et les pèlerins suivent le reflux des marées. les peintures aussi pourraient bien se mettre en mouvement.

L'on se retrouverait donc au coeur d'une mosquée de fleurs bleues, de triangles luxueux au centre d'un bassin éblouissant.

L'écriture

plus il avançait dans sa vie à toronto, plus m se rendait compte que son existence n'était pas seulement un pèlerinage mais une sorte d'écriture. au lieu de parler, comme il le souhaitait, m avait l'impression maintenant de dicter des mots, de construire des structures dans une dimension qui n'était pas celle du bruit, mais celle de quelque chose de plat, un papier jaune sur lequel les lettres s'inscrivent, pas même en relief. la recherche de la parole ne l'amenait pas où il avait cru. les mots se refusaient si l'on se concentrait sur eux. conservaient quelque chose d'ampoulé, les paragraphes étaient lourds.

quelles sortes d'aventures raconter. univers donquichottesques ou balzaciens. Gargantua serait voltairien à ses heures. on pouvait tout prévoir.

et s'il fallait parler de toronto. portrait d'une ville intensément subjective, dans son flegme. peu importe les milliers de détails qu'on aurait pu en dire. décor et personnages se compléteraient.

toronto, un immense grenier moderne sans livres de contes. alice au pays des merveilles n'y serait pas arrêtée; les miroirs des gratte-ciel ne reflétaient que le ciel et un ciel terne, mat, coupé des éblouissements du soleil. toronto n'avait peut-être pas tant besoin d'être racontée; elle se contentait d'édifices transparents, de rues de plus en plus désertes; sans lieu pour les mots. toronto, si étrangement réaliste et pragmatique; ses rêves renient le langage, les codes intellectuels. une ville coupée du passé. tout semblait y naître en même temps, les choses y apparaissaient subitement mais de façon statique comme si elles avaient toujours été là, rocs immenses qu'on ne pourrait jamais déplacer. toronto ne voulait d'aucune histoire et s'obstinait à s'éloigner de la sienne, à s'en créer une nouvelle, sans chronologie, des lignes souples sur l'horizon, récit moderne. elle n'avait pas le maniérisme des anciennes narrations, ni la chaleur, ni le coup d'oeil curieux, ni l'observation minutieuse. ce n'était pas plus un récit d'aventures. trop blanche pour cela, trop désintéressée du mouvement. toronto, à la fois abstraite et quotidienne, pure et mesquine, cupide et détachée. elle n'avait pas de vrais protagonistes et n'entrait pas même en conflit avec elle-même, ne se posant ni en question, ni en réponse, ni en contraste. qu'affirmait-elle. quand elle se taisait, les parois blanches de l'hôpital prenaient une dimension nouvelle. muscles tendus depuis longtemps pour arriver à la lumière. le corps meurtri même s'effaçait, s'estompait. voix calmement inquisitrices. et cette puissance n'était pas raide. la grande salle baignait dans une couleur moelleuse. le médecin se penche vers l'enfant.

pourquoi les livres avaient-ils tellement besoin de justifications, heures perdues? soirées froides? foi qui manque à la vie torontoise — loisirs, pique-nique de compagnies, air pompeux de sous-secrétaire d'État. jeu de monopoles dont la mise a été volée. m était trop lâche pour protester. le texte s'imprimait d'un coup, sans rature.

un homme étrange se serait promené dans le roman. pas un vieillard, ni un jeune homme. Un homme qui ne soit l'image de rien un homme qui avait vieilli simplement. attentif au bruit des avions qui volent bas, prêts à tomber

subitement. cauchemar répété de l'appareil qui perd sa force, plus lourd que l'air, et qui s'écroule. moment du déséquilibre. tomber soi-même en être rigide et énorme, dirigé. au sol, on constate les dégats et l'avion redevient compréhensible, quotidien.

toronto aurait-elle pu être l'héroïne d'un roman? elle était trop pâle et résignée pour le mélodrame, trop sobre aussi; mais trop clinquante en même temps et prétentieuse pour une légende plus vraie; elle ne se serait jamais perdue dans les dédales des justifications psychologiques; trop fière pour cela ou trop indifférente. vers quoi regardait-elle. la tour du C.N. se tendait-elle sans raison.

étrange de songer à une ville comme au centre d'un récit. curieux aussi de l'imaginer décrite avec précision autour d'une autre intrigue.

dans l'écriture toronto allait trouver son mouvement. comment l'organiser. fallait-il égarer toronto et la réduire à un prétexte. était-elle autant d'ailleurs cette chose provocante qu'y voyait m, réconfort à l'envers.

le ciel de la ville sent l'herbe coupée, où les plates-bandes sont plus propres qu'ailleurs.

individualisme poussé à la limite de l'aliénation. toutes les barrières sont refoulées; la nature se met à fondre, les neiges les plus souillées ou les plus blanches, les neiges des collines, des marais teints.

qui avait imaginé cette torture de tous les instants, cette crispation perpétuelle de l'esprit.

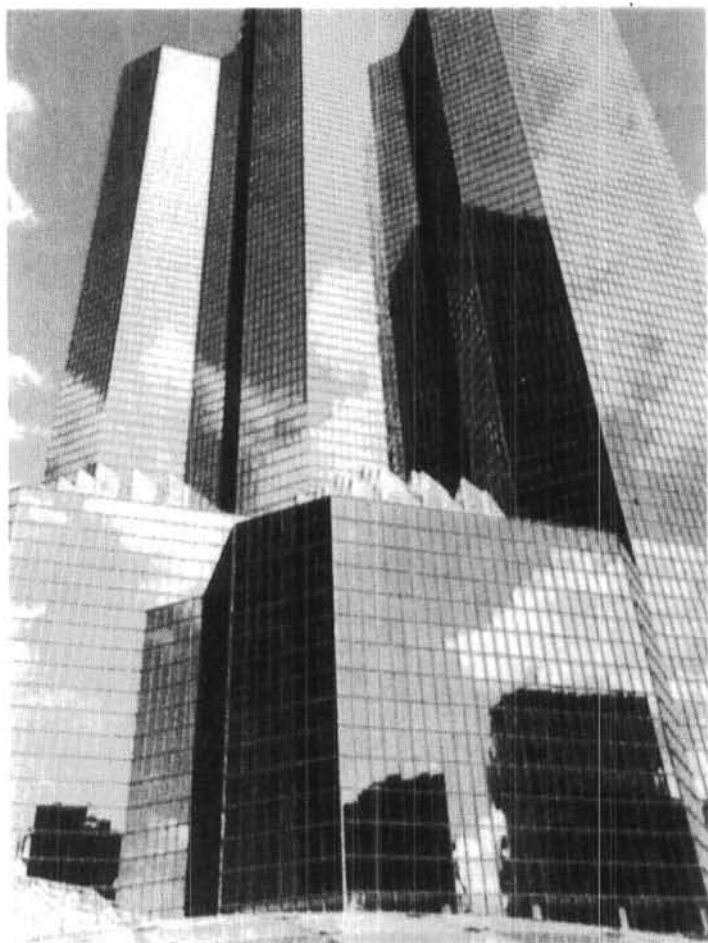
voilà ce qu'était Toronto; ville étrangère au milieu d'un livre; ville qui n'a pas été décrite, qui naît brusquement — sans objectif. dans le récit de m, ne subsisterait à la fin que toronto. la ville seule, lointaine, assez impénétrable pour rester magique; miracle sans fonctions, miracle ne guérissant rien ni personne, mais qui s'obstine à resplendir. et tout se confondrait, *m - toronto - le récit*. le vent dissout les cadres; tout est vert de nouveau à toronto envahie par la verdure, l'écriture, les reflets verts des eaux vertes reflets verts des ciels verts.

dans les villes d'autrefois, écrire ne constituait pas une préoccupation véritable; cela demeurait une euphorie. à toronto seulement, c'était devenu une activité quotidienne. par sa distance, par son silence, toronto rendait l'écriture

possible. cité-méditation, mantra assourdi. les vieillards bougeaient dans les parcs, mots usés organisés en de nouvelles séquences — vieillards à bicyclette, avec des chiens calmes qui ne couraient jamais. arrêt, pause, regard fixe. et il cherchait à comprendre s'il s'agissait de la mort. une sorte de vie végétale dans laquelle les feuilles poussent dans le sol avec leurs racines mais la plante reste où elle est; c'est elle qui envahit la terre plus profondément.

comme un récit abandonné. *j m'aime-t-elle, se demandait m. comment n'a-t-elle pas fouillé la ville pour me découvrir.*

N.B. Un extrait de ce texte est paru dans le n°41 de *Moebius* portant sur le rituel. Nous ne l'avons donc pas reproduit ici.



Mme Lambert